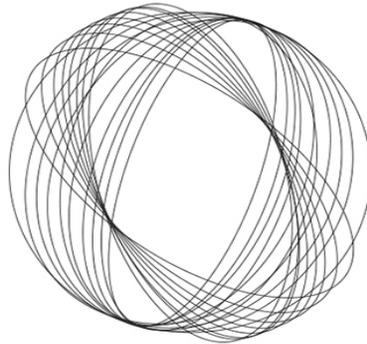


DU MONDE ENTIER

MANUEL JABOIS
MISS MARS

ROMAN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR CHARLOTTE LEMOINE



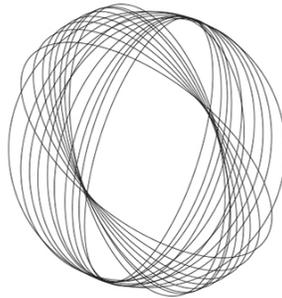
nrf

GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

MANUEL JABOIS
MISS MARS

ROMAN
TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR CHARLOTTE LEMOINE



nrf

GALLIMARD

Du monde entier

MANUEL JABOIS

MISS MARS

r o m a n

*Traduit de l'espagnol
par Charlotte Lemoine*

nrf

GALLIMARD

*La traduction de cette œuvre a bénéficié
d'une aide du ministère de la Culture d'Espagne
avec la Direction générale du livre,
de la bande dessinée et de la lecture.*

Titre original :

MISS MARTE

© 2021, Manuel Jabois

© 2021, Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.U.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

À Gabriela

À l'origine du monde, seules les graines étaient volontaires.

XACOBÉ CASAS

Dieu

On avait dit de la mariée qu'elle était apparue en blanc le jour de son mariage, « habillée comme quelqu'un appartenant à une secte », et aussi qu'elle avait passé la matinée qui précédait à arroser les plantes de la cour jusqu'à les noyer. Ce dernier point n'avait pas été rapporté par un ou deux invités, mais par un certain nombre d'entre eux, et ils l'avaient tellement répété au fil des ans que personne ne doutait plus de sa véracité. Pas même le maître des lieux, qui n'avait jamais eu la moindre plante de sa vie.

On avait aussi dit que le jeune homme ayant pris la parole pendant la cérémonie était un de ses amis proches, quelqu'un avec qui elle avait été à l'école, et que lorsque la fête avait tourné court, avec le soleil qui se levait et les jardins envahis de voitures de police, le marié l'avait questionnée au sujet de cet ami et qu'elle avait répondu, en fixant la mer comme une somnambule, qu'elle ne le connaissait absolument pas, mais que le smoking blanc dans lequel elle s'était mariée était à lui. Et ça, on a eu la confirmation que c'était vrai.

Tout comme il était vrai que les parents de la mariée n'avaient pas assisté à la noce, non qu'ils aient désapprouvé cette relation, mais parce qu'ils n'avaient pas eu de ses nouvelles depuis qu'elle avait fêté ses seize ans – un âge dont le curé avait dit, assis sur l'une des chaises du banquet pendant qu'on prenait sa déposition, que c'était « à peu près » celui du diable, puisqu'à l'en croire le démon était « un adolescent ». Cette remarque devait perturber l'agent au point qu'il lui aurait demandé s'il disait cela en pensant aux tentations.

On avait raconté, au sujet de la mariée, que tout s'écroulait tôt ou tard à son contact, et parfois juste parce qu'elle était dans les parages. Pour le coup c'était faux, mais après le mariage tout le monde s'était

senti autorisé à y aller de sa propre version des faits – presque toujours sur un mode très fantaisiste, peut-être parce que le plus court chemin pour oublier une histoire effroyable est d'en faire un conte pour enfants.

L'une des invitées était allée jusqu'à dire que la fille de la mariée n'était pas réellement sa fille, une énormité telle que même les plus acharnés n'avaient pu surenchérir, notamment parce que l'enfant était le portrait craché de sa mère, dont elle tenait une bonne partie de ses mimiques, à commencer par son air fier, et jusqu'aux trois grains de beauté presque invisibles de part et d'autre de la bouche ainsi que sur le bout du nez. Ils formaient une croix imperceptible qu'elle devait vous faire remarquer pour que vous parveniez à la distinguer, si bien que son secret le plus intime se trouvait au beau milieu de sa figure.

La mariée était grande, brune et avait un visage vaguement beau, vaguement attrayant et vaguement intéressant ; le visage d'une femme toujours à deux doigts de réussir son coup. Ce coup, elle l'avait une fois de plus raté cette nuit-là, au point qu'en pleine soirée elle avait confié à une amie que si elle avait dû faire un vœu, cela n'aurait pas concerné la santé, l'amour ou l'argent ; elle aurait plutôt demandé à disparaître ou alors que le temps s'arrête et les fige tous en cet instant précis, devant les flammes. Quelques minutes à peine après avoir dit cela, alors que toutes deux sortaient pieds nus de la salle de bains, leur étaient parvenus du fin fond de la maison les cris en galicien d'un homme grand et barbu : « *A nena non está*, la petite n'est plus là. » Elle se souvenait, elle, la mariée, qu'elle était restée paralysée devant cet homme au nœud papillon défait, un pan de la chemise sorti, hurlant comme une sirène du port, d'un ton qui, tout en donnant l'alerte, parvenait d'une certaine manière à apaiser les esprits, comme si la petite fille avait été en train de gambader entre les jambes des invités. C'est la première chose qui lui était passée par la tête, mais aussi la première qu'elle avait dite à la police : que cet homme semblait né pour annoncer les disparitions d'enfants, qu'il aurait tout intérêt à se spécialiser là-dedans et qu'il aurait même pu monter une boîte d'événementiel qui formerait quatre ou cinq invités dans son genre, des corps aux larges poumons et à la barbe fournie, en les coachant sur la conduite à tenir en cas de disparitions de gamins.

Un des agents qui s'étaient présentés sur place, deux heures plus tard, avait été « conseiller municipal dans sa jeunesse », une formule reprise avec un profond respect par le père du marié. Il s'agissait d'un homme roux qui, tandis que son collègue recueillait les dépositions, avait inspecté la maison d'un air sombre en prenant des notes sommaires. C'était lui qui s'était enquis du nom des jeunes époux, comme si cette fonction lui était dévolue en mémoire du bon vieux temps, et il s'était crispé lorsque la mariée s'était montrée incapable de se rappeler le sien. Mais le fait est qu'elle ne se souvenait pas de son nom, et elle ne se le rappellerait plus qu'en de rares occasions à compter de ce jour-là, en tout cas certainement pas au moment de sa mort, quand elle ne se souviendrait pas plus de sa date de naissance que de son nom, seulement de celui de sa fille, Yulia, et du jour où elle l'avait eue, « une journée extrêmement ensoleillée, toutes les fenêtres et les portes des maisons du village étaient grandes ouvertes, et on entendait des cris d'enfants venant de la rivière ».

— Elle s'appelle Mai Lavinia, avait dit le marié. Et moi, Santiago Galvache.

Au bout de deux semaines, un journaliste avait publié dans la presse locale un article pleine page qui reprenait certaines déclarations de la mariée, les seules en réalité qu'elle allait livrer sur l'affaire, suppliant la police de s'assurer que Yulia allait bien, et il avait raconté qu'elle avait remis aux agents une note avec des indications sur ce qu'elle aimait le plus dans la vie (la mer) et le moins (le poisson) afin qu'ils puissent la transmettre à la ou aux personnes qui détenaient l'enfant, car il ne lui était à aucun moment venu à l'esprit qu'il puisse s'agir d'un crime autre qu'un enlèvement. Cela en disait long sur la délicate et belle façon dont Mai avait abordé le monde et s'y était intégrée, sans même soupçonner l'existence du mal, et encore moins le concevoir ou en faire l'expérience de la manière absolue dont elle allait devoir d'abord le concevoir et ensuite en faire l'expérience.

À l'arrivée des enquêteurs, il avait fallu retracer encore et encore le déroulé exact de ce qu'on avait fait ce jour-là avec la fillette. Santiago avait expliqué toutes ces petites choses dont il se chargeait au cours de l'été – l'accompagner aux toilettes dès le réveil, lui apporter son chocolat en poudre ColaCao en lui mettant des dessins animés à la

télé, puis lui enlever son pyjama pour l'habiller, non sans l'avoir assistée au préalable dans ce rituel immuable : elle se lavait les dents et la figure, jusqu'à ce que ça mousse, après quoi elle se plaquait contre le mur pour se mesurer, jour après jour pendant tout l'été, et Santiago traçait une petite marque au-dessus de sa tête avant de reporter la taille dans un carnet dont la couverture était « affreuse », comme devait le préciser mon meilleur ami de l'époque, Martín Novás, qui ce jour-là avait choisi de se concentrer sur l'essentiel. Vers onze heures, la mère se réveillait et elles partaient toutes les deux faire un tour à la plage de Barrosa de Xaxebe, sur la Costa da Morte. Le jour du mariage n'avait guère été différent des autres : elles avaient passé la fin de matinée et une partie de l'après-midi ensemble, s'étaient baignées au bord de l'eau, puis elles étaient rentrées pour s'habiller, et Yulia, avant de rejoindre les autres enfants pour porter les *arras*, ces pièces de monnaie que les futurs mariés ont coutume de remettre à leur femme, avait souhaité « bonne chance » à sa maman. Ce jour-là, le 3 juin 1994, elle fêtait ses trois ans.

J'ai conservé les journaux de l'époque. Et les gens gardent bien en mémoire tous les détails, inventés et réels, car ce fut le dernier mariage religieux célébré au village. Depuis lors, Dieu a continué à assister aux baptêmes et aux enterrements, mais Il n'a plus rien voulu savoir de l'amour.

Mai

Vingt-cinq ans après la disparition de Yulia Lavinia, un documentaire a été tourné sur elle, mais il s'est finalement transformé en documentaire sur la vie et le mariage de Mai Lavinia, sa mère. Dans le coin, Mai était devenue une très étrange icône underground et elle avait même fait l'objet d'une sorte de biopic à tout petit budget que le réalisateur devait confier n'ayant pu regarder jusqu'au bout, ce que les gens avaient mis sur le compte de l'émotion. Tout était fait pour satisfaire les attentes d'un public dévot envoûté par le personnage ; jusqu'alors, l'épisode n'avait jamais été abordé par quelqu'un qui ne se souciait pas du public, ni du personnage d'ailleurs, allant jusqu'à refuser d'enquêter, ou même de faire semblant, sur la disparition de Yulia Lavinia.

La réalisatrice du documentaire en question était une jeune femme du nom de Berta Soneira ayant déjà publié deux livres, dont un de non-fiction devenu un best-seller traduit en douze langues et qui portait sur Martin Albert Verfondern, un Hollandais parti vivre dans une bourgade galicienne « isolée et délabrée », où il avait fini assassiné par ses rares voisins et anciens amis. « Isolée et délabrée », c'était la formule employée dans *El País* par Silvia R. Pontevedra, cette même journaliste qui, la veille de l'arrivée de Soneira à Xaxebe, m'avait téléphoné pour me proposer d'être l'assistant personnel de la réalisatrice durant le tournage du documentaire sur Yulia et Mai Lavinia, ce qui consistait à prendre note de tout ce qu'elle dirait ou ferait.

Soneira est arrivée à Xaxebe le même jour que moi, le 21 février, dans une voiture dont le clignotant gauche était cassé. « J'ai le bras congelé », a-t-elle lancé. Elle s'est garée devant la mairie avant de

sortir avec son écharpe colorée et son manteau de coton beige, souriante mais pas trop, avenante et prêtant attention à tout ce qu'elle voyait, avec la curiosité scientifique d'une exploratrice. Un agent de police l'a interpellée : « Excusez-moi, votre véhicule est mal garé. — Laissez-lui un peu le temps », a-t-elle rétorqué. Puis elle a monté quatre à quatre les marches de l'hôtel de ville, les balayant de son manteau comme si c'était une traîne de mariée, et elle s'est présentée devant le maire, qui semblait encore plus pressé qu'elle :

— Écoutez, l'a reçue Francisco Girón y Girón en rassemblant des papiers sur son bureau, je ne voudrais pas qu'à force de ressasser cette histoire mon village devienne un nouveau Puerto Hurraco, vous savez, là où il y a eu le massacre.

— Ne vous inquiétez pas, ce sera plutôt dans le genre *Eichmann à Jérusalem*.

— Dans ce cas expliquez-moi, a repris le maire, l'air de dire « voilà qui est beaucoup mieux », quel est votre objectif ?

— J'ai zéro objectif. J'en ai assez comme ça avec le nombre de mots à écrire et de kilos à perdre que je me fixe tous les jours, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je ne vois pas, non.

— Je veux dire que j'écris peu et que je grossis beaucoup.

— Personnellement, je vous trouve très bien.

— Refrénez vos ardeurs.

Le maire ouvrait des yeux ronds. Berta Soneira produisait toujours une première impression désastreuse. Mais sa façon de parler se révélait si fascinante que tout ce qu'on voulait, c'était passer à la seconde impression, comme si se faire resservir une part de gâteau empoisonné avait pu nous faire du bien.

— Le fils Galvache, comme je vous l'ai dit dans mon courrier, ne met pour ainsi dire plus les pieds au village. Néanmoins, il sera là au printemps pour l'anniversaire du père. Pepe a soixante-quinze ans, mais chaque année il en fait une de moins. Il est solide comme un roc et il a une vraie mémoire de salopard. Il habite toujours la même maison, n'importe qui pourra vous indiquer la route.

— Cette maison, c'est Punta Faxilda ?

— Oui, c'est la maison où a eu lieu le mariage. Une maison peuplée

de gens beaux et malheureux. Au fait, dites-moi, qu'est-ce que vous comptez faire de tout ça ?

— Je vais parler aux uns et aux autres pour qu'ils me disent ce qu'ils ont fait le 3 juin il y a vingt-cinq ans, les jours qui ont précédé et ceux qui ont suivi.

— Ils vont beaucoup vous parler et vous en dire peu.

— Et vous, alors ?

— J'y étais, au mariage, mais bon, comme beaucoup de monde, a-t-il répondu en tendant une petite carte avec son numéro. J'ai béni le Ciel que les Galvache soient catholiques, parce que rien qu'à l'idée de devoir célébrer ce mariage, j'avais déjà la migraine. Ça faisait un an que j'étais maire. Tout cela n'a eu ni queue ni tête. Cette relation n'avait ni queue ni tête, il ne pouvait en être autrement pour le mariage et pour ce qui a suivi. Et y a-t-il quoi que ce soit qui puisse marcher sans queue ni tête ?

— Non, rien. Regardez les limaces, tout ce qu'on peut en faire, c'est les écraser.

— Bon, bon – le maire a paru trouver la comparaison un peu outrancière.

— Le truc, a poursuivi Soneira, c'est qu'un mariage se fait quand tout marche bien. Tout à coup, tout marche tellement bien qu'on se marie.

— En théorie !

— Il y a des exceptions, mais avant de m'arrêter ici, je suis passée en voiture du côté de Punta Faxilda et là-bas, une chose est sûre, on ne se marie pas par obligation. J'irais bien jusqu'à dire que c'est le genre d'endroit où on ne peut pas se marier si on n'est pas amoureux mais ça, c'est de la foutaise.

— L'amour, pour vous l'amour c'est de la foutaise ?

Le maire a soudain semblé dans tous ses états, donnant l'impression qu'il allait falloir se mettre à plusieurs pour le retenir.

Soneira lui a précisé qu'elle faisait en réalité référence à la niaiserie qu'elle venait d'exprimer, et non à l'amour. « L'amour n'a rien d'une foutaise, je vous rassure. »

Francisco Girón y Girón appartenait au parti conservateur et avait bonne réputation parmi les habitants, chose peu commune dans ces

villages où la plupart ont l'habitude de voter pour emmerder untel ou untel. C'était un homme dynamique pour qui gérer une municipalité relevait de l'exercice physique, raison pour laquelle il courait les événements de la vie sociale locale, et en particulier les enterrements ; son secrétaire inscrivait dans l'agenda les décès des uns et des autres ainsi que les veillées mortuaires correspondantes, car Girón y Girón était davantage un animal politique de chambre funéraire que d'église. « Lorsque le corps est présent, c'est plus animé ; quand on a quelqu'un en face de soi, même s'il s'agit d'un mort, on ne peut pas s'empêcher de penser qu'il va peut-être se mettre à cligner des yeux d'un instant à l'autre, a-t-il eu l'occasion de me dire. On cligne des yeux deux mille fois par jour », a-t-il poursuivi sans rien ajouter d'autre, m'invitant sans doute à le vérifier par moi-même.

Grand et morne, Girón avait en lui une certaine causticité amère. Cela faisait si longtemps qu'il était en place qu'il pouvait deviner le nombre de conseillers municipaux qui lui seraient alloués en fonction de celui des personnes décédées au cours de son précédent mandat. Un jour, la porte-parole de l'opposition avait lancé pour plaisanter qu'elle projetait de se former en médecine palliative ; Girón, avec une ironie toute churchillienne, l'y avait très sérieusement encouragée.

Il était le fils du précédent maire, Máximo Girón y Girón, un conservateur qui avait dû lui aussi son succès à une impeccable maîtrise des veillées funèbres, au cours desquelles il présentait ses condoléances mieux que Dieu Lui-même : tous deux parvenaient à vous apporter du réconfort, mais Girón au moins n'emmenait personne avec lui. « Les Girón sont maires de Xaxebe depuis la mort du premier habitant » était une expression proverbiale au village. Mais jusqu'alors jamais leur lignée n'avait été confrontée à un événement aussi traumatisant que la disparition de Yulia Lavinia. D'autant qu'il n'y avait eu, maintenant que j'y pense, ni corps, ni enterrement, ni quoi que ce soit.

— Certains vous diront du mal de Mai, a-t-il prévenu. Quand vous venez de l'extérieur, on vous renvoie toujours bêtement au fait que vous n'êtes pas d'ici. On ne savait rien de ses parents, ni de là d'où elle venait, et ce genre de chose, ça dérange. Je ne parle pas pour moi, vu que je suis un citoyen du monde et que je suis déjà allé jusqu'à

Betanzos – il a esquissé un fin sourire –, mais les familles du coin, ça les dérange. Dans les villages, les familles sont une sorte de caution, vous savez vers qui vous tourner en cas de problème avec untel ou untel, ou à qui demander des comptes.

— Mai n'avait pas de parents ?

— On racontait tellement de choses ! – Girón a haussé les épaules –. Des parents, elle en avait, je crois que là-dessus, il ne peut pas y avoir de doute, n'est-ce pas ? Mais qui ils étaient et où ils se trouvaient, ça je serais bien incapable de vous le dire.

— Demain, je commence les entretiens, j'en ai fixé plusieurs par téléphone ces dernières semaines, mais pas le vôtre, a dit Soneira. Est-ce que je pourrais vous appeler pour voir ça directement avec vous ?

Le maire Girón a répondu « bien évidemment », comme s'il n'avait rien d'autre à faire dans la vie, et s'est dirigé dans la foulée vers la porte. Nous avons pris congé de lui sur la place de la mairie, où l'agent de police montait la garde devant la voiture de Soneira pour la verbaliser. « Vous n'allez mettre d'amende à personne », a dit le maire en passant devant lui en coup de vent. Berta Soneira a rabattu la capuche de son manteau sur sa tête. Il faisait froid et cette sorte de brume nimbant tout village d'une aura prophétique l'espace de quelques heures s'était installée.

Nous nous sommes éloignés en marchant le long des vieilles rues de la partie historique de Xaxebe, des rues de marins, jusqu'à atteindre un petit bar qui s'appelait le Ranchito. Soneira s'est retournée pour s'assurer que j'étais encore là et a lâché d'une voix trop forte à mon goût :

— Tu as une tête d'extraterrestre !

— Pourquoi ?

— Ta mâchoire et ton front, ils ont l'air hyper rapprochés, à la E.T. Mais tu es beau, hein. À ta manière, comme les vrais beaux.

Déconcerté, j'ai tenté d'apercevoir mon reflet n'importe où dans le bar. Je dirais que je ne me regarde pas plus d'une fois tous les quinze jours dans le miroir, ce qui aurait pu expliquer qu'un mouvement tectonique de mon front survenu au cours des derniers mois m'ait échappé.

— Deux bières, a commandé Berta Soneira sans me consulter, avant de m’adresser un clin d’œil. C’est une boisson typique de la planète Terre, tu m’en diras des nouvelles.

Cela faisait des mois que je n’étais pas revenu à Xaxebe. Le village avait perdu tout intérêt à mes yeux à la mort de ma mère, puisque je n’y avais plus ni parents ni grands-parents à qui rendre visite. Je n’y conservais pas davantage d’amis, en tout cas pas de ceux méritant le déplacement, et je m’étais bâti une existence ennuyeuse, discrète et lente à Pontevedra, où je me consacrais à ce que je savais faire de mieux, le journalisme local. Le coup de téléphone visant à me proposer d’être l’assistant de Berta Soneira ne m’avait qu’à moitié surpris : elle venait tourner dans la région un documentaire sur la disparition de Yulia, et il se trouvait que j’avais été un ami proche de sa mère, Mai, et que j’étais désormais journaliste. J’allais pouvoir lui être utile d’une manière ou d’une autre, même si je ne savais pas très bien comment jusqu’à ce qu’elle prononce, d’une moue blasée, le mot *fixer*.

Couverture

Titre

Copyright

Dédicace

Exergue

1. Dieu

2. Mai

Présentation

Achévé de numériser

MANUEL JABOIS

MISS MARS

On l'appelait « Miss Mars » car personne ne savait d'où venait Mai Lavinia, ni pourquoi elle s'était installée avec sa fille Yulia à Xaxebe. Ce dont on est sûr, c'est que dans cette station balnéaire de la Côte de la Mort, en Galice, l'été ne faisait que commencer. Mai fut rapidement adoptée par le groupe de jeunes qui se donnaient rendez-vous tous les après-midi sur la plage. Parmi eux, Santiago Galvache, « Santi », le fils aîné de l'un des notables du village.

Selon les témoins, le coup de foudre fut immédiat, évident, et ses effets furent ravageurs. Aussitôt, les pires rumeurs se mirent à circuler sur le passé de Mai et sur ses intentions. Contre vents et marées, les amoureux ne tardèrent cependant pas à se marier. Or, le jour de la cérémonie, Yulia disparut, pour ne jamais être retrouvée.

Vingt-cinq ans plus tard, la journaliste Berta Soneira décide de mener une nouvelle enquête pour résoudre le mystère de cette disparition — une tragédie qui marqua la Galice et l'Espagne tout entière. Elle découvrira une vérité inattendue, faisant place aux fantasmes des uns et des autres, mais aussi à la promesse de bonheur d'un amour d'été, lumineux et adolescent.

Manuel Jabois est né à Sanxenxo (Galice) en 1978. Il a commencé sa carrière dans le journalisme au Diario de Pontevedra, puis s'est installé à Madrid et est devenu rédacteur pour El País. Miss Mars est son premier roman publié en français.

Cette édition électronique
du livre *Miss Mars* de Manuel Jabois
a été réalisée le 2 avril 2024 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072976193 - Numéro d'édition : 432635).
Code produit : U43486 - ISBN : 9782072976322.
Numéro d'édition : 432649.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office